

LE BOTANISTE COSTE (suite).

L'Homme Intime (suite)

Même pendant la maladie, l'abbé Coste ne se laissait pas abattre. Durant les dernières années de sa vie, tracassé par une bronchite chronique, essoufflé, il chantait encore les offices comme s'il était en pleine vigueur. Pendant les réunions, il égayait ses convives par des chansonnettes.

Devenu d'une endurance extraordinaire, il fut dur pour lui-même jusqu'à la maladie qui l'a emporté. Il résistait facilement aux froids les plus excessifs, ne chauffant jamais sa chambre dans ce presbytère de Saint-Paul particulièrement humide. Il travaillait dans la salle à manger dont les meubles étaient encombrés de revues, d'ouvrages scientifiques. Là il recevait, prenait ses repas et écrivait ses relations d'excursions, ses rapports sur les découvertes faites au printemps et en été. Quand venait l'heure du repos le bon curé s'éclairait d'une modeste bougie et montait dans sa chambre essayer d'oublier son labeur.

S'il avait des visiteurs, après une causerie scientifique, gaie, politique parfois mais rarement, toujours intéressante, il conduisait ses hôtes dans la chambre du clocher, la meilleure de ce médiocre presbytère de campagne. Ensuite il redescendait terminer le travail qu'il s'était fixé pour la journée et que le devoir de l'hospitalité lui avait fait retarder. Les heures de son sommeil étaient abrégées, mais que lui importait! La besogne était terminée.



Notre botaniste avait une mémoire exceptionnelle qui complétait admirablement son intelligence et sa volonté.

De très bonne heure il cultiva cette faculté et tous ses condisciples survivants du petit Séminaire se souviennent de quelle façon impeccable il récitait les leçons qui demandaient à être apprises par cœur.

A mesure qu'il s'avavançait dans la vie et qu'il enrichissait sa mémoire de milliers de noms de plantes, il semblait qu'elle s'avivait de plus en plus. Ce n'était pas sans surprise qu'on entendait cet homme absorbé par des études captivantes donner des réminiscences des auteurs latins, grecs, modernes. Il citait des tirades de Démosthène, de Virgile, de Cicéron, de tous nos grands classiques: Corneille, Racine, Molière, récitait en entier des fables de La Fontaine, gardait des souvenirs aussi nombreux que précis d'histoire et de mythologie.

Le poème de l'abbé Bessou « *D'al Brès à la Toumbo* » lui avait plu dès son apparition. Il en citait volontiers les passages les plus connus, de même qu'il chantait d'une voix forte les suaves chansonnettes que renferme ce chef-d'oeuvre aussi emmagasiné dans son cerveau une multitude de mots spirituels, comiques.

Quand une page d'un auteur avait imprégné sa mémoire, quand une histoire, un conte étaient gravés dans ses souvenirs, il ne les oubliait plus et les disait aussi fidèlement sur la fin de sa vie qu'aux premiers jours de ses études.

Mais comment ne pas admirer surtout cette docilité de mémoire par rapport à la botanique. Des milliers et des milliers de plantes composent son magnifique herbier; et toutes avaient leur nom gravé dans l'esprit de l'abbé Coste. Il n'avait habituellement pas besoin de revoir sa Flore ou ses collections pour classer une plante qu'on lui soumettait. Il la déterminait sur le champ avec tous les développements complémentaires.

Écoutons sur ce point M. le docteur Joseph Coulouma, un des plus fervents admirateurs et un des plus fidèles amis de notre botaniste. Racontant une excursion sur le Larzac avec l'abbé Coste, M. Coulouma écrit ces lignes:

*« Monsieur le chanoine Coste montra sa profonde et sûre science des plantes en déterminant sans hésitation toutes les espèces que nous rencontrions. Non seulement il connaissait leur nom, mais encore leur histoire, leur habitat et l'époque de leurs fonctions de reproduction. Je voyais quelquefois mon savant*

*compagnon faire un brusque détour sur la droite ou sur la gauche du chemin: il allait à coup sûr vers une plante curieuse qu'il voulait me montrer. Sa célèbre canne palpait bientôt une espèce rare du Larzac qu'il arrachait avec une admiration contenue ou parfois avec un cri de triomphe. L'inséparable bâton des dernières années de sa vie lui servait aussi à reconnaître le sol qu'il aimait et appréciait en botaniste, en géologue et aussi en fils de terrien ».*



Son coeur se manifesta par une bonté extrême.

Bon, il le fut pour les membres de sa famille qu'il aimait à recevoir et à visiter. Ce lui était une douce joie de voir arriver, en hiver principalement, ses frères et ses neveux qui étaient heureux de partager sa vie pendant quelques jours dans son ermitage de Saint-Paul. A son tour, en automne, à la saison des fruits, il se taisait un bonheur d'aller revoir tous les siens et surtout de revivre les souvenirs de son enfance au foyer familial à Estioussès où on l'entourait de soins affectueux.

Bon, il le fut pour ses paroissiens qu'il recevait souvent à sa table. Dans ces réunions il donnait la mesure de son dévouement et de son attachement à ces chers habitants de Saint-Paul qu'il aima toujours avec son coeur de prêtre.

Surtout il se montrait généreux pour les déshérités de ce monde quand il s'en trouvait ses ouailles. Pendant les premiers temps de son ministère il faisait asseoir à sa table ou manger à la cuisine, une pauvre vieille du nom de Thérèse, ou un certain Redon, de même qu'une femme miséreuse nommée Nancie Décup. S'il avait des hôtes de passage, il envoyait à ses protégés un peu des mets qu'on servait au presbytère.

Il recevait toujours généreusement les mendiants, très nombreux avant la guerre, qui se disaient entre eux qu'on trouvait au près du curé de Saint-Paul une large portion de viande et de vin.

Bon, il le fut, on le devine, pour confrères qu'il aimait à recevoir et auxquels il témoignait une profonde reconnaissance pour l'hospitalité généreuse qu'il trouvait chez eux pendant ses explorations.

*« J'ai eu l'appréciable plaisir, dit M. l'abbé Delmas, de profiter bien des fois de la grande hospitalité que notre ami offrait si aimablement et si simplement à tous ceux qui allaient le visiter dans son modeste presbytère. Rarement je m'y trouvais seul. C'étaient des confrères de l'Hérault, d'autres fois des prêtres du voisinage, des instituteurs, des professeurs des botanistes qui, comme moi, allaient consulter le maître et profiter de son souvenir et de son obligeance. C'étaient des parents ou même des parents de sa dévouée servante, la bonne Marie, en particulier ses nièces de Puissalicon et de Montpellier qui chaque année venaient passer une partie de leurs vacances au presbytère de Saint Paul. Elles étaient traitées comme si elles avaient été les propres nièces de l'abbé Coste »*

*Abbé M. Bousquet, curé de Firmy*

*(A suivre)*